



Son double regard a tapé dans l'œil de Dior et de Nike

Namsa Leuba La photographe a construit un univers à l'esthétique forte grâce à son héritage suisse et guinéen.

Chloé Din Texte

Odile Meylan Photo

Plonger dans l'univers de Namsa Leuba, c'est voyager. Voire un peu plus que cela. Car si la photographe est bien une globe-trotteuse, l'excursion qu'elle propose est aussi du genre psychédélique. À Renens, la Ferme des Tilleuls a la bonne idée d'offrir le ticket dès le 7 septembre, avec une exposition qui s'annonce immersive et étourdissante de couleurs.

À quelques jours du vernissage, la jeune femme est sur place à la faveur d'une résidence artistique, pour tout mettre en place. Déjà, les salles se tapissent d'énormes portraits. Avec leur peau d'un bleu ou d'un rose vif, des personnages au regard fier commencent à peupler l'expo, baptisée «Tropicadélic».

Les tropiques, ce sont ceux de la Polynésie et de l'Afrique, inspiration des nombreuses séries photographiques réalisées par la jeune quadra en une dizaine d'années. C'est une partie de ce travail qu'elle fait découvrir, dans une mise en scène nouvelle, conçue pour l'occasion. «Je suis à un moment où je repars de zéro. C'est le moment d'explorer de nouveaux territoires et de nouveaux médiums. Je ne parlerai plus toujours de l'Afrique, même si je ne pourrai jamais me détacher de ma double identité.»

«J'ai été éduquée dans un environnement occidental, qui pose l'idéal que l'homme blanc est supérieur.

Ces choses ne sont pas dites, cela passe par les actes. »

L'Afrique, elle en parle forcément. Car c'est de là qu'a jailli l'étincelle pour cette artiste née à La Grande Béroche (NE) d'une mère guinéenne et d'un père suisse. Après l'École d'arts appliqués de La Chaux-de-Fonds, Namsa Leuba se souvient de ses années lausannoises, consacrées à la photo, comme d'un tournant: «Mon arrivée à l'ECAL a été le moment où je me suis dit: «Je suis prête.» Depuis, l'Afrique a été une énorme source d'inspiration.» Elle en tire en effet son premier travail fort: «Ya Kala Ben», qui signifie «regards croisés» en langue malinkée.

«Je suis toujours allée en Afrique et c'était important pour moi de me rapprocher de la culture de ma mère. Mais ici en Suisse, quand j'étais petite, rien de cette culture n'était mis en valeur. J'ai été éduquée dans un environnement occidental, qui pose l'idéal que l'homme blanc est supérieur. Ces choses ne sont pas dites, cela passe par les actes. Quand un homme noir passait à la télé, les gens zappaient. J'ai longtemps vécu avec ça, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que ça ne rime à rien.»

Pour «Ya Kala Ben», elle part en Guinée Conakry pendant deux mois et en tire des images à la frontière entre la fiction et le documentaire. Elles montrent des personnages hors du temps, parés d'accessoires, debout dans un paysage naturel. L'expérience est fondatrice, mais elle n'est pas de tout repos. «J'ai été amenée au poste de police!» souffle-t-elle sans en rire.

Elle explique son approche, qu'elle continuera d'explorer par la suite: «Je me suis inspirée de statuettes qui sont des outils de rituel. En mettant en scène des modèles vivants et en donnant un autre sens à ces objets sacrés, ma dé-



marche était de montrer la tradition et le passé dans une forme nouvelle, ancrée dans la modernité. Je les ai photographiés dans des contextes inhabituels pour les Guinéens et ça, c'était à la limite du sacrilège.»

Son double héritage lui permet pourtant de jouer les équilibristes sur ce terrain. Par sa mère, elle descend d'une lignée de féticheurs chasseurs guinéens, et elle est initiée depuis l'enfance à la spiritualité animiste, qu'elle fait toujours sienne. «Ma démarche était légitime», estime-t-elle ainsi. Par la suite, elle continuera à explorer ces lignes de crête, entre Afrique et Europe, entre sacré et réel.

L'art et la mode

Ses photos attirent l'attention du monde de la mode et elle ne s'en étonne pas: «L'esthétique mode fait partie de moi. C'est ma part européenne. Elle est présente dès «Ya Kala Ben», qui m'a ouvert beaucoup de portes. On a commencé à me confier des mandats à partir de ce moment.» Tout en menant d'autres projets artistiques en Afrique du Sud ou au Nigeria, elle met ses talents de photographe et de designer au service de Christian Lacroix, Dior, Nike et même Netflix.

Namsa Leuba se sait portée par un intérêt pour la culture et l'esthétique africaine, qui ne cesse de déployer. «L'Afrique est riche, elle bouge, elle reprend les rênes. Elle écrit sa propre histoire, jusque-là écrite et mise en scène par l'homme blanc. Aujourd'hui, les artistes africains sont partout dans les foires de l'art», se réjouit-elle. Responsable du département Photographie de l'ECAL, Milo Keller l'observe aussi, lui qui a côtoyé la jeune artiste du temps de ses études et a depuis suivi attentivement son travail: «Namsa Leuba est à la fois témoin et actrice de cette visibilité grandissante des personnes de couleur. Elle définit son propre regard comme occidental, mais avec un œil critique. Elle contribue à nous sortir de stéréotypes que nous connaissons depuis des siècles.»

Dans cette démarche, Namsa Leuba ne s'est pas privée d'explorer d'autres univers que l'Afrique. Une partie des images présentées à la Ferme des Tilleuls viennent ainsi de Tahiti, où elle a réalisé un travail sur les Mahu et les Rae-Rae, des hommes efféminés et des femmes transgenres qui font partie de la culture polynésienne. «Je les ai adorées! Elles posent avec une telle prestance, se souvient-elle. Je voulais les rendre belles en tant que femmes et en tant qu'hommes, en faire des déesses.»

Namsa Leuba a depuis ramené ce bagage en Europe, non sans avoir passé trois années à Tahiti. «J'y ai rencontré mon homme», glisse-t-elle. C'est avec lui qu'elle est désormais installée à Bordeaux, avec ses deux jeunes enfants. En parlant de repartir à zéro, elle concède que les projets et les mandats aux quatre coins du monde pourraient se faire à un autre rythme: «J'emène toujours mes enfants où je vais, bien sûr, mais il faut accepter que je ne suis plus seule. Il faut évoluer, s'adapter.» L'exposition de Renens marque ce nouveau départ.

«Tropicadelic», du 7 sept. au 17 déc. à la Ferme des Tilleuls de Renens, www.fermedestilleuls.ch

Bio

11 décembre 1982 Naissance à La Grande Bé-roche. **2011** Bachelor en photographie à l'ECAL avec le projet «Ya Kala Ben», suivi d'un postgrade à New York en 2013 et d'un master en direction artistique à l'ECAL en 2015. **2012** Prix PhotoGlobal au festival international de la mode et de la photographie à Hyères. Rencontre Jody Quon, ancienne rédactrice au «New York Magazine», qui lui donne son premier mandat dans la mode. **2015** Résidence d'artiste Pro Helvetia à Johannesburg. **2016** Première exposition rétrospective à Lagos, au Nigeria. **2017** Création de deux sacs Lady Dior. **2019** Série «Illusions», réalisée à Tahiti. **2020** Shooting dans le cadre de Dior Cruise. **2021** Première monographie: «Namsa Leuba - Crossed Looks» (Éd. Damiani).

